

## VII

Mais ce ne fut pas seulement à Amsterdam que les dieux voulurent bien prendre la peine de détruire mon préjugé contre les blondes. J'eus aussi le bonheur de rectifier dans le reste de la Hollande mes précédentes erreurs. Je ne veux pourtant pas avantager les Hollandaises aux dépens des femmes des autres pays. Me préserve le ciel d'une telle injustice, qui de ma part serait en même temps la plus grande ingratitude. Chaque pays a sa cuisine et ses jolies femmes à soi, et, à cet égard, tout est affaire de goût. L'un aime les poulets rôtis, l'autre les canards rôtis; pour moi, j'aime les poulets rôtis et les canards rôtis, et de plus les oies rôties. Considérées sous un haut point de vue philosophique, les femmes ont toujours une certaine affinité avec la cuisine nationale. Les belles Anglaises ne sont-elles pas saines, substantielles, solides, consistantes, sans apprêt, et pourtant excellentes tout à fait comme le bon et simple ordinaire de la vieille Angleterre: rostbeaf, rôti de mouton, pudding au cognac flamboyant, légumes cuits à l'eau, avec deux sauces, dont l'une consiste en beurre

fondu ? Là, aucune fricassée ne nous sourit, aucun vol-au-vent léger ne vous trompe, aucun ragoût ne minaude; là rien de la coquetterie de ces mille soufflés, étouffés, sautés, fritures, suprêmes piquants, croquettes farcies, soufflés déclamatoires, de ces crèmes sentimentales que nous trouvons chez les restaurateurs français, et qui offrent la plus grande ressemblance avec les belles Françaises elles-mêmes. Ne nous arrive-t-il pas souvent de remarquer chez celles-ci que le fond principal n'est que l'accessoire, que le poisson a souvent moins de valeur que la sauce, et que le goût, la grâce, l'élégance et l'assaisonnement passent ici avant tout ? Et la cuisine gras-doré de l'Italie, ses plats passionnément épicés, fantasquement garnis, languissamment idéals, ne portent-ils pas tout à fait le caractère des belles Italiennes ? Oh ! que de fois je soupire après les stuffati et les zampetti lombards, après les fegatelli, les tagliarini et les broccoli de la bienheureuse Toscane ! Tout nage dans l'huile, mollement et délicatement, et fredonne les douces mélodies de Rossini, et pleure de jus d'ognon et de sentiment. Mais il faut manger le macaroni avec les doigts, et alors il s'appelle Béatrice !

Je ne pense que trop souvent à l'Italie, et le plus souvent pendant la nuit. Je rêvai avant-hier que je me trouvais en Italie, que j'étais un arlequin bariolé, couché de la manière la plus paresseuse sous un saule pleureur. Mais les branches pendantes de ce saule étaient du macaroni tout pur qui me tombait dans la bouche. Entre

ce feuillage de macaroni, coulaient, au lieu de rayons de soleil, de vrais flots de beurre doré, et, enfin, tombait d'en haut une blanche pluie de parmesan râpé.

Hélas! on ne pourrait jamais se rassasier de macaroni rêvé... Béatrice!

De la cuisine allemande, pas un mot. Elle a toutes les bonnes qualités du monde, et seulement un défaut, mais je ne dis pas lequel. Ce sont des sensibleries pâtissées très-indécises, d'amoureux plats aux œufs, de sincères boulettes aux prunes, de la soupe platonique avec de l'orge, des omelettes avec des pommes et du lard, de vertueuses andouillettes de ménage, de la choucroûte... Heureux celui qui peut digérer tout cela!

Quant à la cuisine hollandaise, elle se distingue de l'allemande, d'abord par la propreté, ensuite par une friandise particulière;... surtout la manière dont on y accommode les poissons est d'une amabilité inexprimable. Le parfum du céleri y est touchant, intime et en même temps très-sensualiste. Il y a de la naïveté étudiée et de l'ail. Cependant, j'y trouve à reprendre l'usage des caleçons de flanelle: je ne parle pas des poissons, mais des blanches filles de l'aquatique Hollande.

Mais à Leyde, où j'arrivai, je trouvai la cuisine horriblement mauvaise. La république de Hambourg m'avait gâté, et je dois faire après coup l'éloge de la cuisine, et en même temps des belles femmes et belles filles de Hambourg. Oh! dieux! pendant les quatre premières semaines que de fois je regrettai les tendres viandes

hambourgeoises! Mon cœur et mon estomac languissaient. Si l'hôtesse de la Vache-Rouge ne se fût enfin prise d'amour pour moi, je serais mort de langueur.

Gloire à toi, hôtesse de la Vache-Rouge!

C'était une femme trapue, avec un gros ventre rond et une très-petite tête ronde; petites joues rouges, petits yeux bleus; roses et violettes. Nous restions dès heures entières assis ensemble dans le jardin, et nous buvions du thé dans des tasses de véritable porcelaine de Chine. C'était un beau jardin avec des parterres carrés et triangulaires, symétriquement parsemé de sable d'or, de cinabre et de petites coquilles brillantes. Les troncs des arbres étaient fort joliment peints en rouge et bleu. Il y avait des cages de cuivre poli, et des serins des Canaries. Les ognons de tulipe les plus rares y croissaient dans des pots peints de toutes couleurs et vernis. L'if y était taillé avec un art charmant, et représentait des obélisques, des vases et même des figures d'animaux. Il y avait un bœuf taillé dans un if verdoyant qui me regardait presque avec jalousie quand j'embrassais la bonne hôtesse de la Vache-Rouge.

Gloire à toi, hôtesse de la Vache-Rouge!

Quand Myfraw avait le haut de la tête bardé de plaques d'or de Frise, le ventre cuirassé de sa robe de damas à fleurs, et les bras richement chargés de blancs paquets de dentelles brabançonnnes, elle avait l'air d'une fabuleuse pagode chinoise, elle semblait la déesse de la porcelaine! Quand alors l'enthousiasme me prenait, et que

je la baisais bruyamment sur les deux joues, elle prenait une raide immobilité de porcelaine, et ne savait que soupirer un : Mynheer! avec un vrai ton de porcelaine. Toutes les tulipes du jardin semblaient partager son émotion, et soupirer avec elle : Mynheer!

Ces relations délicates me procurèrent plus d'un morceau délicat; car chaque scène amoureuse de ce genre influait sur le contenu de la corbeille aux provisions que m'envoyait tous les jours l'excellente hôtesse. Mes commensaux, six autres étudiants qui dinaient avec moi dans ma chambre, pouvaient sentir chaque fois, à la qualité du veau rôti ou du filet de bœuf, combien elle m'aimait, madame l'hôtesse de la Vache-Rouge. Si par hasard la chère était mauvaise, il me fallait supporter bien des railleries humiliantes, et l'on disait alors : — Voyez comme Schnabelewopski a l'air misérable, comme sa figure est jaune et ridée. ses yeux ont l'air piteux comme s'ils avaient le mal de mer... Il n'est pas étonnant que notre hôtesse ait assez de lui, et qu'elle nous envoie maintenant un assez mauvais ordinaire. Ou bien l'on disait encore : — Pour l'amour de Dieu, Schnabelewopski devient chaque jour plus chétif, et finira par perdre tout à fait à la fin les bonnes grâces de notre hôtesse, et nous n'aurons plus alors que de mauvais diners comme aujourd'hui... Allons, nourrissons-le bien, pour qu'il reprenne un air séduisant. Puis ils m'enfournaient dans la bouche justement les morceaux les plus détestables, et m'obligeaient à manger immodérément

du céleri. Pourtant si nous faisons maigre chère plusieurs jours de suite, j'étais assailli des prières les plus sérieuses de veiller à la cuisine, d'enflammer de nouveau le cœur de notre hôtesse, de redoubler de tendresse pour elle; enfin de me sacrifier pour le bien public. On m'exposait alors en de longues harangues combien il était noble et glorieux de se résigner pour le salut de ses concitoyens, comme Régulus, qui se fit mettre dans une vieille tonne hérissée de clous, ou comme Thésée, qui s'aventura volontairement dans l'ancre du Minotaure... Puis on me citait Tite-Live, Plutarque, etc., etc. On excitait encore mon zèle par des images sensibles, en dessinant ces grandes actions sur les murailles, le tout avec les allusions les plus grotesques, car le Minotaure ressemblait tout à fait à la Vache-Rouge peinte sur l'enseigne, et la vieille tonne carthaginoise était bâtie comme notre hôtesse. Ces ingrats avaient pris l'extérieur de cette excellente femme pour point de mire constant de leurs gentillesses. Ils avaient coutume de faire son portrait avec des pommes; ou de le pétrir avec du pain. Ils prenaient, par exemple, une petite pomme qui figurait la tête, qu'ils ajustaient sur une grosse pomme qui représentait le corps, dans lequel ils fichaient deux cure-dents en guise de jambes. Ils faisaient aussi avec du pain le portrait de notre hôtesse, puis pétrissaient une maigre figurine qui était censée me représenter, en faisant à cette occasion les comparaisons les plus déplaisantes. L'un disait, par exemple, que

la petite figure était Annibal qui passe les Alpes. Un autre prétendait, au contraire, que ce devait être Marius méditant sur les ruines de Carthage. Quoi qu'il en pût être, si je n'eusse quelquefois affronté les Alpes, et fait des méditations sur les ruines de Carthage, mes commensaux n'auraient toujours reçu que de mauvais diners.